

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour non-liseurs

Volume 34, Number 3 (201), June 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31373ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1992). Review of [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 34(3), 105–109.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

POUR NON-LISEURS

FRANÇOIS BILODEAU
FRANÇOIS HÉBERT
JEAN-PIERRE ISSENHUTH

Orphée sur le lac

En écoutant la *Troisième leçon de ténèbres* de Couperin dans *Tous les matins du monde*, puis sur la cassette tirée du film, une image m'est revenue. En 1972, j'habitais un chalet minuscule à Sainte-Marthe, à deux pas du lac des Deux-Montagnes. C'était un samedi de printemps. Le soleil entraît par la porte ouverte, le plancher peint brillait et j'écoutais la même leçon, chantée par des voix d'enfants sur un vieux disque Decca où figurait aussi le *Motet de Pâques*. Fêtant le retour de l'eau sur la Terre, la musique s'en allait enchanter les barbues, les anguilles et les tortues du lac. Un voisin arriva. Faisant mine d'entrer comme d'habitude, il resta cloué sur la marche de bois devant la porte. Les yeux fixés vers l'intérieur, il fut sans bouger longtemps, bouche bée comme, je suppose, les poissons qui écoutaient le disque au fond de l'eau. Ce n'était pas un familier de la musique. Il s'intéressait au pouvoir politique et aux révolutions qui le font changer de mains. Mais il oublia pourquoi il était venu, et voici ce que fit Couperin-le-Grand, plus grand que jamais, ce matin-là: le voisin dit «c'est beau», d'une façon qui m'étonna de sa part et que rien ne devait plus susciter, à ma connaissance, par la suite.

J.-P.I.

The Final Frontier

Autrefois connu sous le nom d'«Union Building», le centre universitaire des étudiants de McGill portera dorénavant celui de William Shatner, acteur d'origine mont-réalaise que le rôle du valeureux Captain Kirk, le commandant de l'*USS Enterprise*, a certes rendu célèbre à l'échelle de l'univers mais a obligé, en contrepartie, à vivre dans les studios hollywoodiens, loin de sa mère patrie et de son *alma mater* depuis un quart de siècle.

Les autres universités du Québec emboîteront-elles le pas et souligneront-elles à leur tour le rayonnement international de nos grands talents exilés? À quand, sur le campus, le pavillon Jean-Leclerc, le centre Daniel-Pilon ou la bibliothèque Céline-Dion?

F.B.

Cent petits pontifes de province

Après avoir été rebuté, sinon franchement écœuré par le barbouillage, par le soi-disant tableau qu'il y a sur la couverture, en lisant la revue critique (subventionnée par Québec et Ottawa) que publient les *Écrits des Forges* de Trois-Rivières avec le CEGEP de Joliette (l'alliance est sans doute due au fait que les responsables, Bernard Pozier et Louise Blouin, fraient aux deux endroits), on est frappé par tant de fatuité.

La Poésie au Québec, c'est cent petits pontifes de province qui pérorent et s'encensent ou règlent leurs comptes. Je n'ai à peu près rien lu de tous ces poètes et c'est assez si j'en juge par les extraits dont les scribouilleurs émaillent leurs papiers pour montrer ou bien que c'est bon ou bien que c'est mauvais, extraits en général nuls dans les deux cas. Je ne sais s'il faut lier le fait que messieurs les critiques (l'emploi du masculin ne vise ici qu'à alléger le texte, comme on dit dans la pesante prose des administrateurs) n'aient aucun goût et le fait qu'ils possèdent si mal leur langue (en fin de compte, la prose administrative est cou-

lante et presque chantante en comparaison de celle de nos pauvres petits pontifes de province). Bien entendu, si je parle ici de la province en termes péjoratifs, ça ne veut pas dire que toute la province souffre d'esprit de province; et ce n'est pas parce qu'on est à Montréal qu'on est à l'abri de l'esprit de province.

Ouvrez le livre n'importe où. Jean Royer: «Les poètes ont compris les vastes espaces des laboratoires» (comprenez-vous?). André Roy parle de «mots provocateurs de lyrisme» (Roy ne serait donc pas critique ici, mais provocateur de critique?). Bernard Pozier: «Corriveau utilise le vers et la limpidité» (outre la lapalissade et l'anacoluthé probablement inconsciente, notez l'inélégance de la pensée). «Les thèmes propulsent leurs sens dans des dimensions inédites», dit Gérald Gaudet (sans doute en train de revêtir son scaphandre pour aller les explorer). Claude Beausoleil, parlant d'une «auteure hors-modèle» (comme si on travaillait «dans» son modèle), écrit (si je puis dire) à propos d'une phrase qui finit sur un point d'exclamation: «ceci (*sic*) se termine dans (*sic*) l'exclamation donnant (?) à cette (?) énergie le signe qui la ponctue (*sic*)». Et si j'en juge par cette phrase de Louise Blouin, la syntaxe n'en mène pas large à Joliette: «Il y a dans ce recueil (de Madeleine Gagnon, la pauvre, se faire dire de telles choses!) le chant d'un JE incarné dans un espace (ah bon!) et, désireuse de le cerner, pour le redonner aux autres» (si vous comprenez, vous avez un problème).

En parcourant ce livre, je me suis dit que Jean-Pierre Issenhuth était encore beaucoup trop délicat et généreux dans sa dénonciation de notre petite pègre poétique. C'est une honte, un scandale. J'espère que des parents me lisent, dont les enfants vont aux écoles où sévissent nombre de ces freluquets, et qu'ils vont bien se renseigner sur ce qu'on leur enseigne.

Le petit roi

C'est à des émissions d'affaires publiques, entre autres, que Jean-Pierre Ferland a été invité afin de promouvoir son dernier disque: à *L'Envers de la médaille*, animée par Denise Bombardier, et à *L'Événement*, où il retrouvait Pierre Nadeau devant les caméras. On récolte ce que l'on sème. En effet, en s'astreignant à s'asseoir aux côtés de Pierre Nadeau pendant une ou deux saisons, notre «grand poète», autrefois un peu maladroit dès qu'il fallait parler de choses sérieuses, a finalement reçu un diplôme qui lui permet aujourd'hui d'être admis de plein droit dans la confrérie des intellectuels québécois. Mais Jean-Pierre n'est pas le seul à récolter les fruits de sa collaboration avec un des grands esprits de notre télévision. Avez-vous remarqué que Pierre Nadeau et Denise Bombardier manifestent un peu plus d'humanité qu'auparavant et qu'un jour ils n'auront plus rien à envier à Claude Charron et à Jean-Luc Mongrain?

F.B.

Shakespeare déshabillé

C'était fête hier soir: on annonçait au 2
Hamlet en Québec de Victor-Lévy Beaulieu.
 L'insomnie me tenait. J'ai donc, pour l'occasion,
 Tiré des boules à mites la télévision.
 C'est un Panasonic 75, noir et blanc,
 À l'écran de 12 pouces assez intermittent.
 La poussière a dû fausser le mécanisme
 Et l'image a perdu un peu de réalisme.
 Tant pis, me dis-je, si le récepteur expire,
 Il le fera du moins dans les bras de Shakespeare.
 Que peut-on souhaiter de mieux à son prochain?
 Et me voilà devant cet immonde machin.
 La pièce est commencée. L'écran est presque noir.
 Déjà, toute l'affaire tourne à l'étouffoir.
 Hamlet est sous la table; Ophélie, toute nue,

Se déhanche, épiée par un pervers vêtu.
Il faut le reconnaître, à moins d'être un butor:
Devant elle, on oublie la pensée de Victor.
À côté d'Ophélie, le texte de Lévy
Est un chiard incolore, une bouillie sans vie.
Quant à l'Hamlet de bar, il est à l'avenant.
Très peu de contenu, beaucoup de contenants:
Une caisse de Bud l'a rendu indécis.
C'est la philosophie de ce héros noirci
Qui ramène Ophélie d'un club, à la campagne.
Il ne s'est pas remis de l'avoir vue sans pagne.
Mais cessons de nous perdre en vaines platitudes:
Il y a du nouveau, qui mérite une étude.
Au vrai, qu'arrive-t-il? À peine rhabillée,
Afin d'épouser mieux l'intrigue dépouillée,
Ophélie recommence à disperser son linge.
Par ce coup de génie, Victor et ses méninges
Effacent pour jamais le grand Will de la carte.
Tanné du pain rassis, Lévy sert de la tarte.
Le billet n'est pas cher pour une soirée nue
Et pétrie de culture (lisez: pétrie de cul).
Je n'ai pas vu la fin: un sommeil abyssal
M'a gagné au chevet d'Hamlet, à l'hôpital.
Atteint par la polio, après l'épilepsie
Et les caisses de Bud, et rongé de souci,
Je l'ai laissé en proie à un gâchis total,
À Victor sans merci, à Ophélie fatale,
Toujours aussi hostile à la moindre brassière,
Semant l'effroi parmi les Sœurs hospitalières,
Mais, du début, je tire une leçon utile:
Les costumes sont chers et les théâtres, en ville,
Acculés à la ruine. C'est là que Victor vient.
Il a trouvé la solution: jouer sans rien.